

Paul Valadier, *L'anarchie des valeurs*, Albin Michel, Paris, 1997. 220p.

Par Michel Cornu

Paru en 1997, ce livre, loin d'avoir pris une quelconque ride, est au contraire plus actuel que jamais. Pourquoi? Tout simplement parce qu'il s'agit d'un véritable ouvrage de philosophie. L'auteur ne dédaigne pas de s'arrêter sur la tradition, de Platon à Kant: non pour la renier, ni pour y séjourner nostalgiquement, mais pour mieux comprendre la rupture opérée par la modernité. Cette démarche critique, il l'exerce également à l'égard des discours contemporains dominants sur la question des valeurs: non pour ostraciser, ni pour encenser, mais pour dégager une ligne de force permettant de sortir et du relativisme paresseux et des certitudes toutes faites. Loin des modes idéologiques d'aujourd'hui, notamment celle de discourir sans fin sur l'éthique pour finalement laisser place nette à l'économisme ou pour créer de nouveaux organismes de contrôle de l'éthique, *L'anarchie des valeurs* est une réflexion et un engagement éthiques par la manière même dont elle est écrite et pensée. Le livre ne fait pas que livrer des résultats, des solutions, il "travaille" l'éthique par sa démarche, par l'honnêteté de ses analyses, par l'usage fait des vastes connaissances au service de la quête et non du pouvoir ou de la vanité, par l'écriture aussi rigoureuse qu'exempte de coquetteries. Un livre de philosophie donc. Il fallait commencer par rappeler cela pour s'en réjouir.

Commençant par préciser la notion de valeur, P. Valadier montre que la valeur d'une valeur, si fluctuante que puisse être la dernière, est rapportée à un ordre sous-jacent: il n'est que de penser aux valeurs économiques. Du coup est mise en évidence l'illusion de croire qu'on aborde objectivement l'empiricité: " Le monde des valeurs antécède et structure toute approche du réel."(p.34)

Ceci posé, l'auteur peut aborder une analyse historique de la notion de valeur et, par là, nous faire comprendre la modernité de ce concept. Parler de valeur, c'est entrer dans une logique qui rompt avec la sagesse traditionnelle, celle où "une ontologie précède et commande toute axiologie possible, car il n'est pas de «valeur» hors de cette ordination de soi à une finalité antécédente." (p.49) L'avènement des sciences expérimentales implique un changement de paradigme qui laisse le sujet seul à décider, conscient de lui-même et revendiquant son autonomie. Cette situation nouvelle ne va pas aussi sans "...déboussolement de l'homme désormais renvoyé à sa solitude sur fond de perte des coordonnées traditionnelles rassurantes." (p.55)

La situation historique encore une fois précisée par un "petit sondage historique" fort éclairant, il est alors possible de préciser la notion de valeur et d'affirmer d'abord qu'elle se distingue du fait auquel elle ne pourra jamais se réduire. S'appuyant ensuite sur les analyses de Max Weber, l'auteur montre que l'on voudrait bien distinguer l'ordre des faits, objectif, scientifiquement établi et l'ordre des valeurs, subjectif, relatif. Mais, comme Nietzsche l'a établi, il n'est pas de science sans croyance à la science. Pour ne pas rester sur ce dualisme stérile, science-subjectivité morale, fait-valeur, il est besoin d'un troisième terme "...qui rapporte le fait à la valeur et la valeur au fait, à savoir le système symbolique où l'un et l'autre trouvent sens." (p.120)

Une valeur ne prend pas sens par elle-même, mais par rapport à d'autres données. L'appel à la valeur n'est pas spontané, mais précédé par l'épreuve du calcul, de l'opération, en un mot, par une analyse rationnelle. "Il faut certes être attentif aux forces affectives cachées qui portent à adhérer à telle valeur, mais il faut non moins être attentif au contexte historique et social de l'action." (p.137) Une valeur se situant toujours dans un contexte, il est illusoire de croire pouvoir vouloir ses propres valeurs en solitaire. (C'est aussi l'occasion pour P. Valadier, grand connaisseur de Nietzsche et dont les livres sur ce penseur ont fait date, de démontrer que Nietzsche n'est pas le Créateur prométhéen qu'on imagine volontiers et qui, dans l'hybris, créerait de toutes pièces ses valeurs.)

Comment se repérer alors? Vouloir imposer une hiérarchie rigide des valeurs dans une société marquée par la diversité des rationalités est aussi nostalgique qu'inadéquat. Il n'y a pas une hiérarchie conforme puisque c'est la valeur qui hiérarchise dans la mesure même où elle conduit à des choix. Sommes-nous condamnés à ne pouvoir trouver de fondement que dans un retour du religieux peu probable, une métaphysique qui ne serait aujourd'hui qu'idéologie? Sommes-nous condamnés au pessimisme passif? "Mais le moraliste ne peut pas attendre des lendemains supposés meilleurs (en l'espèce ceux où la religion régnerait) pour proposer comme sensée la moralisation de soi et de l'histoire: il lui faut donc tenter de montrer ou de suggérer, et telle est sa responsabilité intellectuelle, que des issues sont possibles et que les pleureurs sont au fond les complices du relativisme et du désespoir qu'ils dénoncent en vivant." (p.165)

Si fondement il y a, il se trouve dans une liberté qui se reçoit elle-même comme tâche à accomplir dans l'histoire, dans l'acceptation de ses échecs possibles: "Il n'y a pas d'autre fondement à chercher que celui-là, et d'une certaine façon il se suffit, parce qu'il ne fait pas nombre avec la liberté, mais la structure et la constitue en son désir d'être libre." (p.167) "Ce «fondement» sans fondement stable est le seul cohérent avec une liberté humaine qui trouve à

se structurer dans l'échange de la parole, car ce fondement, selon le christianisme du moins, est celui d'une Parole qui se donne dans sa fragilité et qui constitue pourtant le «roc» à partir duquel les libertés humaines peuvent à leur tour proférer une parole sensée, dans le jeu tourmenté et jamais achevé de l'échange social." (p.168)

Un autre problème se pose alors: la pensée de la valeur ne conduit-elle pas à éliminer la question de l'universel? Alors que la tradition des Lumières –l'auteur souligne l'importance de Bayle dans ce combat pour la tolérance- trouvait dans l'universel rationnel la possibilité d'échapper à la violence, la situation aujourd'hui est inversée: l'universel se voit réduit à une norme niveleuse "incapable d'honorer des valeurs différentes de soi." (p.174) Mais cette vision pragmatique aboutit à la perte de toute valeur. Paul Valadier, et c'est la seule fois dans le livre, polémique finement –un plaisir d'argumentation- et rudement –une mise en évidence de la nécessaire défense de la valeur du sens- contre la pensée du philosophe américain, Rorty. L'enjeu est de taille, la position de Rorty représentant l'un des graves dangers menaçant les sociétés libérales avancées.

"Si l'idéal libéral proposé par Rorty devait être notre destin, il faudrait alors le repousser de toutes nos forces; par son aveuglement devant le tragique potentiel de la destinée personnelle et collective (il n'y a chez Rorty ni place pour la mort, pour l'échec, ni prise en compte de la violence de l'histoire, bellement ignorée), il anesthésie ces vigilances sans lesquelles... l'univers des valeurs resterait sans effet au profit de la tranquillité illusoire de «satisfaits» dont tout l'idéal est d'être gentils en évitant la cruauté (ce qui n'est pas négligeable, mais tout de même à courte vue...). L'indifférence aux autres «nous» est justement la source des violences qu'un utilitariste ne veut pas voir et n'a même pas l'air de soupçonner, et cela au nom de ses préjugés intellectuels." (p.187)

Le droit d'être un homme. Paul Valadier, reprenant intentionnellement le titre du livre de Jeanne Hersch, trouve dans ce droit la valeur universelle qui permet le respect de la dignité de la personne et le dépassement de son quant à soi pour l'ouverture aux autres peuples. L'universel n'est donc pas dans un donné, mais bien dans une tâche. A celle-ci, l'homme ne se mettrait pas s'il ne s'estimait pas lui-même comme ayant une valeur. Valadier affirmant que sans estime de soi toute morale est impossible rejoint Paul Ricoeur. Mais cette estime de soi n'est pas possible sans aide extérieure. "... Aucun sujet ne peut se structurer sans un contexte affectif et sans l'appui d'autres volontés qui le portent à se vouloir soi plutôt que rien. Aucun sujet ne se structure s'il ne découvre aussi l'attente des autres à son endroit; il n'est certes pas

qu'un objet de sollicitude de la part de son entourage, mais il doit aussi assumer ses responsabilités à l'égard d'autrui (ses propres enfants, son conjoint, ses collaborateurs, ses amis), et il peut trouver dans ces attentes multiples autant d'appuis effectifs pour se vouloir soi. Savoir qu'autrui attend de moi, n'est-ce pas un mobile fort pour me vouloir à la hauteur des requêtes, et donc apprendre à tenir ma place?" (p.215)

L'universel qu'est le droit d'être un homme n'est possible que parce que l'homme est fondamentalement en relation. L'universel comme tâche n'est possible que si l'on accepte que la valeur est une visée dont la réalisation, jamais totalement atteinte, implique de sans cesse se remettre à la tâche dans la patience avec soi-même et avec les contingences historiques.

"La déception même de la poursuite des valeurs devient ainsi une confirmation pour le sujet de la force de son désir d'être et d'agir. Loin de se constituer en souverain solitaire et sûr de lui, un tel sujet sait que sa fragilité même est la source de sa force, et l'expérience de l'échec lui fait comprendre que penser en termes de valeurs conduit à affronter de plein fouet ce désaveu de l'idéal par le réel phénoménal. Telle est la condition moderne du sujet d'avoir à agir dans une visée jamais atteinte (valeur) et cependant déjà vérifiée dans l'expérience la plus quotidienne."(216)

© Michel Cornu
www.contrepointphilosophique.ch
Rubrique Bibliothèque
Novembre 2002